

Résumé

L'idéal d'objectivité et la quête de vérité sont bousculés par l'arrivée massive de chercheurs universitaires provenant de groupes ayant historiquement connu des discriminations. Contestant la possibilité même d'atteindre l'objectivité et relevant comment la recherche qui s'en réclame a souvent contribué à des injustices sociales, plusieurs de ces chercheurs défendent la légitimité des recherches engagées. Cependant, parmi les débats qui ont suivi, peu se sont consacrés aux implications que revêtent l'affirmation d'un positionnement identitaire qui n'est pas d'emblée visible, tels que ceux d'une personne lesbienne, gaie, bisexuelle, trans, ou encore intersexe. Le dévoilement intersexe repousse tout particulièrement les frontières de l'intime, puisqu'il renvoie à la corporalité sexuée de la personne qui l'effectue. Est-il compatible avec les critères de scientificité et ses normes de détachement? Je souligne les risques sociaux que comportent l'effacement identitaire systématisé, de même que l'importance d'inclure la réflexivité et le sensible pour respecter la rigueur intellectuelle.

Mots clés expertise, identité, intersexualité, militantisme, objectivité, recherche

Repousser les frontières de l'intime dans la recherche : quelques réflexions d'une chercheuse militante intersexe

JANIK BASTIEN CHARLEBOIS

Introduction^a

Le caractère scientifique d'entreprises de production de savoirs est l'objet de réflexions soutenues et de débats nourris. Les finalités qu'elles devraient entretenir et les modalités par lesquelles elles devraient opérer pour s'en voir justifier l'attribution sont de cruciales composantes régulièrement cernées ou (re)produites, scrutées sinon critiquées, révisées sinon réécrites.[1] Les consensus qui se dégagent ont le pouvoir, dans notre monde où la postmodernité et la remise en question des grands récits n'ont pas totalement déclassé la primauté de la scientificité, de fonder ou d'ébranler la

légitimité de disciplines, d'objets/sujets d'investigation, de programmes de recherche ou de méthodologies, ou encore d'investissements sociaux et politiques de chercheurs ou de recherches.

Un premier débat interpelle les sciences humaines et sociales. Envisagées plus souvent comme moins scientifiquement valides que les sciences pures puisqu'incapables de se soumettre aux modèles d'expérimentation et dépendantes de l'interprétation subjective du chercheur^b, [1,2] elles se sont en réponse grandement investies dans l'épistémologie afin de rechercher, établir et promouvoir des dénominateurs communs ou des étalons propres par lesquels reconnaître leur scientificité^c. [1,3] De façon générale, les chercheurs de ces disciplines témoignent d'un engagement envers un éthos commun partagé avec les chercheurs des sciences pures, soit la rigueur intellectuelle. Selon Berthelot, la science s'inscrit dans une démarche de rigueur où l'objectivité, la neutralité et le détachement sont promus.[1] Merton [cité dans 4] recouvre également ces dernières au sein des normes qu'il considère comme généralement acceptées de la science,

soit : l'universalisme, le communisme, le désintéret et le scepticisme organisé. La norme de l'universalisme stipule que les théories et les démarches de connaissance doivent être évaluées selon leur bien-fondé propre, tandis que les énoncés scientifiques se doivent d'être objectifs. Celle du communisme insiste sur l'importance du partage social des connaissances. Celle du désintéret souligne la nécessité de forclure la quête d'avantages personnels et prioriser celle de la vérité. Quant à celle du scepticisme organisé, elle consiste en l'entretien d'une attitude critique à l'égard de tout nouveau savoir proposé.

Alors que ces normes rallient un bon nombre de chercheurs toutes disciplines confondues, on voit néanmoins apparaître depuis les cinquante dernières années une série de lézardes par lesquelles s'immiscent de nouvelles propositions. La plus prononcée est la critique du positivisme, telle que formulée par Kuhn, qui a favorisé l'essor de lectures épistémologiques post-positivistes, critiques et constructivistes.[2] Saisissant l'impossible incarnation de l'idéal d'objectivité, certains poussent la critique plus loin et remettent en question l'exercice de contemplation détachée et désintéressée, soulignant à divers degrés, qui l'ancrage culturel de chaque chercheur avec ses grilles de lecture et jugements implicites, qui la perméabilité aux résultats d'une recherche, qui la légitimité d'une finalité de justice sociale.[2,3,5] Que ceux qui développent cette critique épistémologique mettent en doute la possibilité de produire du savoir à partir d'une position objective et neutre ne signifie toutefois pas qu'ils soient tous partisans d'engagements politiques actifs. Ils peuvent promouvoir, comme le fait Gingras, une démarche d'objectivation qui tend le plus fortement possible vers l'objectivité.[6] Ou encore, tel Elias[7], le remplacement de l'opposition «objectivité/subjectivité» par l'axe «implication personnelle-distanciation critique» [involvement-detachment], sur lequel les chercheurs sont appelés à trouver un positionnement qui reconnaît les attaches émotives tout en cultivant le détachement.

Les modalités traditionnelles de recherche que sont l'objectivité et le détachement sont également fortement critiquées par de la part de chercheurs appartenant à des groupes opprimés ou dominés qui, à la faveur de luttes sociales et de transformations structurelles, investissent l'université en plus grand nombre au fil des cinquante dernières années.[10-12] Plus enclins et nombreux à vouloir se consacrer à l'étude des rapports sociaux qui produisent les conditions matérielles et symboliques que connaît (ou connaissent) leur(s) groupe(s) ainsi qu'à les soumettre à l'analyse critique, ils se font reprocher d'être subjectifs, et

ce, en premier lieu par des chercheurs de groupes sociaux dominants qui occupent déjà la sphère universitaire.^e[13-16] Or, des chercheurs et chercheuses femmes, racisées, membres des Premières nations, en situation de handicap comme gaies, lesbiennes, bisexuelles, *queer* ou trans^{fi} mettent en lumière un ensemble d'a priori et de jugements chez les chercheurs qui professent être guidés par l'objectivité ou qui s'estiment non-investis émotivement car ils ne profiteraient pas des gains potentiels des luttes sociales de groupes marginalisés.[2,11,12,17-19] Ces a priori s'appliquent tant aux façons par lesquelles ils investiguent, comprennent ou passent outre certains pans des rapports sociaux qui les lient avec ces groupes marginalisés, qu'aux résistances qu'ils opposent aux thématiques nouvelles, aims qu'aux projets de recherches que ces derniers importent.^g[10,14,15,20] De plus, l'impératif d'orienter la recherche sur la quête de vérité guidée par des idéaux d'objectivité et de détachement essuie aussi des critiques, puisqu'elle a à maintes reprises contribué à la production d'inégalités sociales et de manquements éthiques.[8,15,19,21,22] En réponse, des chercheurs engagés présentent la quête de justice sociale comme étant une finalité légitime de la recherche scientifique, à condition que la réflexivité et l'esprit critique soient entretenues au sein de cette entreprise.[18,19,23,24]

Cependant, bien que les théories du point de vue situé [*standpoint*] valorisent le processus de création de savoir par des groupes sociaux opprimés ou dominés,[14,19,21] quelques tensions moins sondées demeurent sur le plan de légitimité scientifique du positionnement identitaire de chercheurs. C'est le cas notamment en matière d'affirmation d'identités qui ne se lisent pas d'emblée, contrairement au «sexe» et à la «race». Cette situation concerne tout particulièrement – mais non exclusivement – les personnes gaies, lesbiennes, bisexuelles, *queers*, trans* et intersexes dans leur rapport à l'enseignement, à la conduite de recherches, à la production d'écrits, ainsi qu'aux médias^h. Comme pour les chercheuses et racialisées, les motivations qui animent les chercheurs faisant part de leur positionnement identitaire peuvent tout de même être réfléchies et situées scientifiquement. Selon Chamberland :

L'intrusion du «je» dans un texte scientifique, rarement observé dans les écrits francophones, est un procédé de plus en plus courant dans les études gaies et lesbiennes en Amérique du Nord. La référence explicite à l'identité personnelle du chercheur ou de la chercheuse, à des expériences vécues, apparaît comme une manière de saper, ou tout au moins de questionner, la prétendue objectivité du langage scientifique et de rendre plus transparents les processus concrets qui sous-tendent la réflexion théorique et la production de connaissances.[10 p15]

Quant à Perry et al.[25], partager son identité lesbienne, bisexuelle ou gaie dans des contextes de recherche impliquant des participants LGBT peut se pratiquer de façon congruente avec le positionnement équilibré que propose Elias entre l'implication et le détachement.[7] Qui plus est, cela s'avère heuristiquement prometteur, car cette initiative renforce le lien de confiance avec ceux-ci, favorisant ainsi l'accès à des données plus riches. Ils proposent cependant d'assurer le détachement critique d'un chercheur gai ou lesbienne par l'entremise de regards extérieurs de collègues hétérosexuels.

Quelques bémols existent. Selon Ristock et Taylor,[26] comme les réserves à l'égard de la visibilité et de l'affirmation identitaire des minorités sexuelles et de genre sont répandues au sein de la société, on ne devrait se surprendre de les retrouver également dans le milieu de la recherche scientifique, ne serait-ce qu'au niveau de discussions informelles entre collègues. Toutefois, le seul écrit universitaire anglophone ou francophone examinant – à notre connaissance – la pertinence ou non de l'affirmation identitaire des chercheurs de minorités sexuelles est celui de Khayatt.[27] Elle-même non-hétérosexuelle, elle s'oppose à une telle affirmation sur la base de quatre motifs principaux : celle-ci serait incohérente avec les critiques théoriques de l'identité, elle contraindrait l'expérience personnelle, elle reproduirait l'exclusion sociale, et elle serait politiquement inefficace. Pour arriver à de telles conclusions, elle s'appuie principalement sur les pensées de Foucault[28] et Sedgwick[29].

Bien que le positionnement ouvertement intersexe n'ait pas suscité jusqu'ici de réserves dans les écrits savants, sa charge intime et sexualisée est forte, et ce, probablement davantage que celle des orientations non-hétérosexuellesⁱ. Explorer nos possibilités d'existence mène parfois à l'évocation de traits sexuels (autrefois) possédés, comme le fait Holmes lorsqu'elle évoque l'épanouissement ou les plaisirs qu'elle aurait pu connaître si les médecins avaient respecté son intégrité corporelle et ne lui avaient pas retiré ce qu'elle désigne comme son «phalloclit».[31] Et même lorsqu'aucune description corporelle n'est partagée, le besoin prononcé de représentation que doivent combler les personnes qui n'ont jamais entendu parler de notre existence a à sa première disposition notre corps. C'est sur lui que peut le plus aisément se plaquer les possibilités que leur imaginaire tente de construire. De plus, le rare matériau dans lequel ils peuvent puiser sont les quelques récents documentaires à orientation pathologisante (outre de rares exemptions notoires telles que *Orchids, My Intersex Adventure* et *Intersexions*), les photos

de personnes intersexes nues qui se trouvent les ouvrages médicaux, ainsi que les figures hermaphrodites des freak shows d'antan.

Derrière cette invisibilité se déploient néanmoins des rapports sociaux façonnant l'expérience des personnes intersexes. La systématisation de l'imposition de chirurgies et d'hormonothérapie non consensuelles aux enfants intersexes a été largement insufflée par John Money, chercheur à l'Université Hopkins. Mise de l'avant à la fin des années cinquante, elle est devenue le paradigme d'intervention dominante en occident, à la faveur des réseaux étroits de ce milieu de pratique hautement spécialisé, qui concerne principalement les urologues et endocrinologues pédiatres^j. Révisée en 2005 lors de la rencontre du Consortium de Chicago réunissant des experts de la prise en charge intersexe, cette approche n'a cependant pas rompu avec la pathologisation et n'a que faiblement diminué les interventions chirurgicales et hormonales non consensuelles^k. [36] Ainsi la médecine poursuit-elle l'effacement de l'intersexualité et la négation de la nature approximative des sexes, entraînant des effets négatifs que plusieurs personnes intersexes identifient comme traumatiques^l. [33,34,39-43]

En tant que chercheuse menant mes démarches de recherche à partir d'un positionnement expérientiel et identitaire intersexe, j'entends répondre aux préoccupations quant à la compatibilité d'un tel type d'affirmation avec l'éthos scientifique promu dans le milieu universitaire de professionnalisme : *le dévoilement d'une identité intersexe politique est-il compatible avec une démarche de recherche scientifique reconnue par la rigueur intellectuelle*^m?

Cette question, qui repousse la tension entre détachement et positionnement engagé jusqu'aux frontières de l'intime, est loin de ne concerner que moi. Le nombre de chercheurs ouvertement intersexes va croissant, et tous remettent en question le statu quo ou sont politiquement engagés pour le droit humain des enfants intersexes à la protection de leur intégrité physique, à l'abandon des chirurgies et hormonothérapies cosmétiques qui ne sont pas le résultat de l'exercice d'un consentement pleinement et librement éclairéⁿ.

Positionnements épistémologiques et théoriques

Je mène cette réflexion à partir de perspectives propres à la théorie critique, de ses prémisses ontologiques jusqu'à ses implications épistémologiques et méthodologiques.[2] J'adhère ainsi aux nombreuses critiques formulées à l'égard de l'idéal d'objectivité, et ce sur deux plans. Tout d'abord,

sur celui de l'impossibilité de le mettre en pratique, dans la mesure où chaque chercheur est façonné par son parcours expérientiel et son univers culturel. Ceux-ci l'imprègnent non seulement d'une grille de lecture dont il n'est pas totalement conscient, mais également de sentiments et d'émotions qui s'expriment à travers son corps.[3,5,8,21,44] En d'autres termes, le point de vue désincarné et «de nulle part» n'existe pas.[8] Ensuite, comme le relève Young,[8,9] nous évoluons dans un contexte social où la crédibilité qu'on accorde à la proclamation d'objectivité de personnes est inégale. L'appartenance à des groupes sociaux opprimés la complique, tandis que celle à un groupe dominant la facilite°. Si les membres d'un groupe social qui détient collectivement davantage de pouvoir social parviennent plus aisément à manifester le ton calme du détachement dans l'étude des rapports sociaux qui les lient au groupe opprimé, ce n'est pas étranger au fait que ces rapports ne limitent pas leur capacité d'autodétermination et de développement de soi dans leur quotidien°. Mais la critique la plus fondamentale de la rationalité abstraite cultivant le ton de détachement est la suivante : elle ne constitue pas moins une forme de rhétorique et n'est pas dépourvue de biais. Qui plus est, elle comporte également le potentiel conduire à la violence structurelle ou la perpétuer°. [9]

C'est en construisant sur ces conclusions épistémologiques que s'est développée la théorie du savoir situé, ou *standpoint theory*, qui valorise les démarches de création de savoirs par les acteurs des groupes étant sujets d'une étude.[21] Soulignant notamment comment les sujets sélectionnés, les méthodes, les variables et les analyses adoptées et effectuées par les chercheurs n'appartenant pas au groupe social étudié reflètent leurs propres présuppositions, la théorie du savoir situé valorise les savoirs produits par des chercheurs ou des personnes appartenant au groupe social à l'étude en leur attribuant un privilège épistémologique°. Qui plus est, le simple fait d'être vus comme auteurs de savoirs et sujets de démarches de recherches devient nécessaire pour l'inclusion sociale. Prenant les femmes en exemple, Harding affirme:

Women, like members of other oppressed groups, had long been the object of the inquiries of their actual or would-be rulers. Yet the research disciplines and the public policy institutions that depended upon them permitted no conceptual framework in which women as a group – or, rather, as groups located in different class, racial, ethnic, and sexual locations in local, national, and global relations – became the subjects – the authors – of knowledge. Could women (in various diverse collectivities) become subjects of knowledge?[21 p4]

L'effet d'une relégation au statut d'objet de recherche est celui d'attribuer aux membres de groupes dominants le mot final

sur les sens que revêtent l'existence et les expériences des membres de groupes opprimés. Les objets de la recherche peuvent témoigner, mais ce sont les sujets sociaux dotés de crédibilité qui traduiront leurs propos auprès du public et des institutions. L'enjeu n'est pas que scientifique, il est également social.

Les préoccupations de Young[8,9] et Fraser[47] en matière de reconnaissance sociale, qu'elles considèrent cruciales à l'approfondissement de la démocratie, vont également dans ce sens. La visibilité d'un groupe social, pourvu qu'il participe aux conditions de sa production, est une première condition de cette reconnaissance. Que la reconnaissance de groupes sociaux passe par une réception positive de leurs affirmations identitaires ne signifie pas, pour Young, qu'ils soient contraints à la fixité essentialiste, naturalisante et excluante. Elle les conçoit comme des structures sérielles, dont la délimitation et la composition fluctuent selon les rapports sociaux dans lesquels les individus sont situés.[48]

Un examen des objections à l'affirmation d'identités invoquant les corps, le genre ou la sexualité dérogeant à l'hétéronormativité

Je départage les principales objections ou réserves à l'égard du partage d'identités invoquant le corps, le genre et la sexualité en deux catégories : les risques sociaux et politiques, d'une part, et l'inadéquation scientifique, d'autre part. Compte tenu de l'inscription universitaire de cette réflexion, je vais me concentrer davantage sur des réponses aux secondes. Khayatt développe la première en réagissant à l'imposition, par certains professeurs-chercheurs gais, lesbiennes ou bisexuels, d'un impératif de sortie du placard selon lequel il serait important d'agir en tant que modèles auprès des étudiants. L'inadéquation scientifique de l'affirmation identitaire, quant à elle, couvre surtout les jugements qui découlent des référents normatifs de la science.

Bien qu'on puisse présumer qu'il n'est pas nécessaire, dans une réflexion d'ordre universitaire, de se pencher sur les déclinaisons des risques sociaux et politiques, la responsabilité qu'endossent les chercheurs militants à l'endroit des effets de leur recherche sur les groupes sociaux auprès desquels ils travaillent devrait selon moi s'appliquer aux positionnements et affirmations identitaires qu'ils adoptent.

Risques sociaux et politiques de l'affirmation LGBTQI

Mobilisant Foucault[28], Butler[49] et Sedwick[29], Khayatt[27] décline les raisons suivantes pour s'opposer à l'affirmation d'une identité gaie : 1) elle contribuerait

à l'imposition de contraintes sur ses propres expériences sexuelles et affectives 2) elle produirait un effet d'exclusion 3) elle ne minerait pas l'hétérosexisme.[29]

J'adhère à l'idée abondamment exposée par Foucault[28], Sedgwick[29] et Butler[49] que l'identité est construite et contingente, et ce, indépendamment qu'il s'agisse d'orientation sexuelle, de genre, de statut intersexe, de racisation ou de situation de handicap, pour ne nommer qu'elles. Ainsi, n'eut-été de la trajectoire expérientielle d'invalidation médicale que j'ai connue – qui elle-même est un produit de la distinction binaire des sexes opérée par la médecine et de sa pathologisation concomitante des corps qui ne s'y conforment pas – il est possible que je n'eusse pas construit d'identité intersexe ou qu'elle eut adopté d'autres contours et textures⁵. Cela dit, envisager toute forme d'affirmation identitaire comme un enfermement (délibéré?) au sein d'expériences limitées comme le fait Khayatt est un peu court. Cela fait d'abord l'impasse sur les multiples rapports et conceptions possibles de mêmes formules identitaires, tel qu'en illustre un exemple le *queer* de coalition qui loge des conceptions fluides de «gai», «lesbienne», «bi» ou «trans*» à son adresse. Mais ensuite – et surtout – cela représente une présomption parentaliste⁶ du type de rapport que chacun devrait entretenir avec l'identité. Je rejoins Khayatt lorsqu'elle s'élève contre l'impératif de dévoilement qui nie l'autonomie et l'autodétermination identitaire de chaque personne, mais présumer à l'inverse que chaque personne devrait se dispenser d'attache identitaire non hétérosexuelle (et non-cisgenre) est commettre l'erreur équivalente. Il m'appartient donc à moi-même de juger, à travers les contingences des trajectoires expérientielles futures, du degré de contrainte que représente l'affirmation d'une identité intersexe.

Les potentiels excluants de l'affirmation identitaire découlent des développements théoriques de Foucault[28] et Butler[49] sur les reconfigurations normatives. Tout travail effectué sur les normes afin de réduire ou d'abolir les contraintes qu'elles font peser sur les expériences de certaines personnes crée de nouvelles normes par lesquelles d'autres personnes seront exclues. La préoccupation de Sedgwick, quant à elle, découle particulièrement des formes restreignantes qu'ont adoptées certaines politiques de l'identité dans la communauté LGBT à travers les années soixante-dix et quatre-vingt. La logique minoritaire/majoritaire érige des cloisons invalidantes, à la manière de la définition identitaire gaie qui refusait de reconnaître la bisexualité ou de la définition identitaire lesbienne qui désavouait les femmes qui avaient occasionnellement des hommes comme partenaires sexuels.

Il est juste que l'affirmation identitaire comporte le potentiel

de produire des exclusions. Cependant, Foucault - comme Khayatt dans une moindre mesure – sont ici engagés dans des démonstrations philosophiques qui ne s'aventurent pas dans l'exploration empirique des possibles. Ainsi, tel que les changements sociaux survenues au cours des deux dernières décennies nous en font la démonstration, l'utilisation des expressions identitaires «hétérosexuel», «lesbienne», «gai» ou «bisexuel» est compatible avec des rapports sociaux de qualité différente. Bien qu'ils soient encore utilisés dans des cadres hétéronormatifs, des personnes s'identifiant comme hétérosexuelles peuvent, à un extrême, considérer que les personnes LGBT devraient être incarcérées ou internées et, dans une autre position, estimer qu'elles ne devraient pas être discriminées dans l'emploi ainsi que dans la reconnaissance de couples (monogames). L'identité hétérosexuelle d'une personne se situant dans le second cas de figure s'exprime donc avec moins de tranchant que celle du premier. Les recherches de Herek ont déjà maintes fois souligné d'ailleurs la diversité des attitudes de répondants hétérosexuels à l'égard d'homosexuels, corrélées positivement avec la connaissance d'une personne gaie ou lesbienne.[50,51]

Le fait qu'une même paire d'identifiants (ou signifiants) puisse donner lieu à des rapports sociaux à valeur variable indique qu'ils peuvent être envisagés et vécus de façon plus ou moins opaque, plus ou moins perméable, plus ou moins centraux. Si l'on peut relancer cette proposition en avançant, suivant la logique foucauldienne, qu'une remise en question fondamentale des identités lesbienne, bisexuelle, gai, trans* ou intersexe est un pré-requis au démentèlement de l'hétéronormativité, cette stratégie comporte à mon sens un risque de taille. Il ne prend pas en considération le pouvoir qu'exerce toujours le groupe dominant qui demeure le référent universel. Forclure tout mode d'affirmation identitaire sous le motif qu'elle serait excluante a donc pour résultante d'offrir préséance à la norme du groupe dominant. En d'autres termes, comme les personnes faisant partie des groupes dominants jouissent déjà de la valorisation symbolique de leur réalité qu'ils conçoivent comme universelle, recommander aux membres de groupes opprimés à renoncer à leur «nous», aussi approximatif soit-il, renforce un double standard. Leur réalité se dissout dans l'universel, que la paraphrase d'une expérience alternative ne peut ébranler.

Si l'ensemble des personnes intersexes adoptait une position de non-affirmation sur la base d'une potentielle exclusion, cela laisserait le libre champ à la nosographie médicale ainsi qu'à son regard pathologisant. En n'opposant aucune affirmation identitaire positive - aussi contingente soit-

elle -,aux attributions de malformation, de trouble, d'anomalie ou de désordre du développement sexuel (DSD) tel que récemment promu par le Consortium de Chicago,[52,53] l'on se trouverait à conforter un milieu médical fort enclin à présumer que la majorité des personnes sont satisfaites de la normalisation qu'ils opèrent.[34,35,54]

Bien que Khayatt[27] avance l'inefficacité politique de l'affirmation ou du dévoilement identitaires en s'appuyant sur Sedwick[29], cette dernière n'est pas aussi catégorique. Ce qu'elle affirme, c'est que quelques pratiques de dévoilement ne conduisent pas immédiatement ni aisément à des transformations favorables aux personnes gaies et lesbiennes :

Whilst the events of June, 1969, and later vitally reinvigorated many people's sense of the potency, magnetism, and promise of gay self-disclosure, nevertheless the reign of the telling secret was scarcely overturned with Stonewall. Quite the opposite, in some ways. To the fine antennae of public's attention the freshness of every drama of (especially involuntary) gay uncovering seems if anything heightened in surprise and delectability, rather than staled, by the increasingly intense atmosphere of public articulations of and about the love that is famous for daring not speak its name. So resilient and productive a structure of narrative will not readily surrender its hold on important forms of social meaning.[p67]

Depuis la rédaction de son classique *Epistemology of the Closet*, duquel est tiré cet extrait, des transformations sociales d'envergure sont survenues dans rapports sociaux entre personnes LGB (et désormais queer) et hétérosexuelles, et dans une moindre mesure entre personnes trans* et cisgenres. Les longues luttes sociales – entremêlées d'affirmations identitaires diverses et de sorties du placard – ont néanmoins porté des fruits.

En ce qui concerne les personnes intersexes, c'est la production d'une identité soulignant la communauté d'expérience entre personnes qui avons reçu/subi une gamme de diagnostics différents qui rend possible notre politisation. C'est contre notre fragmentation en nosographies éparses et non contre notre homogénéisation que nous devons nous mobiliser^u. Et c'est notre prise de parole en tant que sujets intersexes qui est en grande partie responsable de notre visibilité émergente de même que de nos quelques gains politiques^v. La construction identitaire intersexe est à ce titre une excellente illustration de la constitution d'un groupe sériel, tel que présenté par Young.[48] Il faudra néanmoins réfléchir, comme nous le souligne Holmes,[33] à comment la médecine ne soit pas celle qui la dispose du pouvoir premier de nous créer et nous définir.

Inadéquation scientifique de l'affirmation LGBTQI

Les doutes et les critiques à l'endroit de la compatibilité scientifique d'affirmations identitaires LGBTQI prennent deux formes. L'une, soulevée par Khayatt[27] en continuité avec Foucault[28], concerne la cohérence théorique de l'utilisation d'une catégorie identitaire qui ne peut être qu'inexacte et artificielle. L'autre serait la rupture d'avec l'attitude de neutralité et de détachement attendue du chercheur scientifique. En ce qui concerne spécifiquement les chercheurs intersexes, notre affirmation identitaire évoque le corps et peut à l'occasion être chargée d'émotivité, ce qui déroge des normes de la rationalité abstraite qui sont au cœur de l'université occidentale.

Cohérence théorique de l'affirmation identitaire

L'instabilité des catégories identitaires ainsi que le fait qu'elles soient le fruit de contingences sociales ne rendent pas moins cohérente leur utilisation. Bien qu'une identité n'ait pas valeur de vérité, ce qu'elles désignent selon un utilisateur X, dans un espace Y, à un moment Z a toujours une pertinence théorique. Il y a incohérence lorsqu'on présume l'identité comme un absolu inflexible. Dans la pensée de Young,[48] la conscience d'appartenir à un groupe d'individus façonné d'expériences semblables est un essentiel tremplin à l'action collective, et ce même si des transformations sociales futures peuvent faire imprégner d'autres tangentes à cette appartenance.

Détachement du chercheur

L'erreur généralement commise dans l'invitation ou l'injonction au détachement de chercheurs ouvertement LGBTQI à la relégation de leurs identités à la sphère privée est son angle mort. On s'interroge peu sur ce que signifie et sous-tend la «non-affirmation» des identités dominantes ou hégémoniques, dont la présupposition dans les échanges est tenue comme neutre. Pour bien comprendre ce décalage, il faut se rapporter aux concepts sociolinguistiques de «catégorie marquée» et «catégorie non marquée», tels qu'exposés par Eckert et McConnel-Ginet.[55] Appliquées à l'identité, les catégories non marquées, dans un contexte sociologique, sont ces groupes sociaux dominants dont la visibilité parmi l'ensemble des représentations sociales est si hégémonique qu'elle se passe de qualificatif^w. Les membres de ces groupes s'envisagent alors rarement comme «Blancs/Caucasiens», «hommes», «allochtones», «hétérosexuels» ou «cisgenres», et davantage comme des personnes «tout court», là où les autres sont «Asiatiques», «femmes», «autochtone», «bisexuelle» ou «trans». Ainsi l'hétérosexualité ou la

cissexualité sont-elles si souvent présumées universelles qu'une personne hétérosexuelle se trouve rarement en besoin de s'identifier, et encore moins contrainte à se définir, à être examinée et problématisée. Il en va de même pour la vaste majorité des personnes qui n'ont pas été soumises aux interventions chirurgicales et hormonales non-consensuelles du biopouvoir médical sur leur corps, par opposition aux personnes intersexes.

Ceci pose un problème pour la recherche. Certaines de leurs identités n'étant pas marquées, les chercheurs appartenant aux groupes dominants remarquent plus difficilement comment leur position située influe sur leur compréhension du monde. Par exemple, des chercheurs hétérosexuels peuvent plus facilement présenter le couple sans marque ou sans qualificatif comme étant composé d'une femme et d'un homme et présumer cette définition comme universelle, neutre et objective. Quant aux chercheurs qui n'ont pas été soumis aux chirurgies et à l'hormonothérapie forcée sur leur corps, ils et elles peuvent plus aisément présenter les hommes et les femmes comme des entités nettement distinctes. Il est difficile pour ces personnes d'opérer un décentrement qui leur permettra de s'interroger sur les a priori propres à leur groupe social et desquels ils et elles ont hérité. L'affirmation identitaire des groupes sous-représentés en est une voie d'accès, pourvu qu'elle demeure réflexive et critique, c'est-à-dire qu'elle examine ses propres potentiels excluants et mette au défi l'universalité qui masque la spécificité du groupe dominant.

Outre les doubles standards que recèlent les réserves ci-haut nommées à l'affirmation identitaire, l'effacement comporte un prix social pour les groupes opprimés ou marginalisés. Leur invisibilité parmi les sphères institutionnelles du pouvoir tel que la recherche universitaire contribue à leur relégation au statut d'objets d'étude et de «témoignants d'expériences», la parole connaissant demeurant celle du groupe dominant et la reconnaissance sociale leur échappant. À l'inverse, l'universalisme dont jouissent les identités dominantes et non marquées assure que les membres de la société «sachent» que celles-ci occupent toutes ses sphères. Taire l'appartenance à des groupes opprimés ou marginalisés envoie le message qu'elles ne sont pas suffisamment valides ou compétentes pour les occuper. Pour les personnes intersexes, dont les droits humains à l'exercice pleinement éclairé du consentement et à la libre disposition de nos corps ne sont pas reconnus, cela se traduit par une perpétuation de notre statut de patientes auprès de la médecine, qui s'estime encore pleinement légitime de maintenir son contrôle sur la détermination du sens de notre existence, ainsi que de notre

prise en charge.

Corps et charge émotive

La condition humaine est telle qu'il est impossible de mener une recherche désincarnée, non émotive, dépourvue d'intuitions, détachée des expériences de vie, non reliées aux projets d'un chercheur.[44] Même les chercheurs appartenant à des groupes dominants sont interpellés par l'objet qu'ils examinent, les conclusions qu'ils tirent pouvant influencer à terme sur les rapports sociaux dans lesquels ils sont situés. Selon Paillé et Mucchielli[5] :

Il s'agit : (...) de prendre conscience de certains des éléments essentiels du dialogue qui va s'engager entre les protagonistes de l'enquête (chercheurs, acteurs, lecteurs) et qui va puiser à la fois à la réalité telle que vécue ou conçue par chacun et aux écrits, modèles et essais théoriques sur cette réalité. C'est ce que nous appelons l'équation intellectuelle du chercheur. Précisons d'emblée que nous employons le qualificatif «intellectuelle» pour la raison qu'il s'agit ici de nommer une activité d'un chercheur en sciences humaines et sociales (...), mais il est bien évident, pour nous, que l'équation dont il est question, comme on le verra, mobilise l'être total du chercheur-en-situation : son corps, ses émotions, ses intuitions, ses expériences, ses projets. Il est clair également que cette équation n'est pas qu'une équation «personnelle». [p70]

Certes, des chercheurs faisant partie de groupes dominants peuvent plus facilement affecter une maîtrise émotive et une «objectivité» que ceux provenant de groupes marginalisés et opprimés, dans la mesure où leur position structurelle réduit leur exposition à la discrimination ou aux différentes formes d'oppression. À titre d'exemple, des chercheurs hétérosexuels qui s'opposent à la reconnaissance du mariage entre conjoints de même sexe n'auront pas à éprouver les mêmes déchirements que ceux et celles qui, lesbiennes, gais, bisexuel(le)s ou queer, ont grandi dans une société qui les infériorise. Leur appréhension est spéculative, n'ayant jamais eu à subir l'infériorisation de leur sexualité dans leur quotidien et ne faisant qu'anticiper des rapports sociaux où ils perdraient de leur prestige ou connaîtraient l'infériorité à leur tour.

Comme la quête de vérité sous une impossible objectivité conforte les savoirs utilisés pour le maintien du statu quo – présumé neutre – et donc de l'infériorisation de certains groupes sociaux, exiger que toute recherche s'y limite exerce un poids indu sur les épaules des chercheurs appartenant à des groupes sociaux opprimés et qui désirent viser une finalité de justice sociale. Dans le cas de chercheurs faisant partie d'un groupe dont l'identité n'est pas d'office visible, ce défi est double. Ils doivent tout d'abord faire l'expérience de l'infériorisation, ensuite composer avec leur inexistence

ou leur absence présumée au sein des recherches ou des échanges et débats universitaires.

Du côté des chercheurs intersexes, la tension produite par l'invisibilité de notre existence est des plus vives. Réfléchir à nos réalités ainsi qu'aux rapports sociaux dans lesquels nous sommes engagés ne peut se faire avec légèreté. Nous avons, inscrite dans nos corps, l'expérience de la mise à nu, de l'invalidation, de la « correction », et ce dans l'absence de consentement et dans l'information parcellaire. Notre corporéité ne devrait pas exister aux yeux de la médecine qui nous conçoit comme des échecs de développement sexuel. Or, il est ardu de dénoncer cette correction précisément parce que nous « n'existons pas » ou « n'existons plus », au terme des corrections subies. Les personnes intersexuées sont plus aisément des patients et des objets sur lesquels des discours peuvent être inscrits.[33,39]

Jusqu'à aujourd'hui, c'est le pouvoir biomédical qui imprègne le plus les conditions sociales de notre existence, s'arrogeant la prérogative de prendre en charge les enfants intersexes. C'est lui qui crée les savoirs d'autorité sur notre validité.[33,34,39,42,52] Le confinement au statut de patient ou d'objet ne pouvant réfléchir adéquatement sur son existence se reflète de surcroît dans l'invalidation des revendications, des critiques et des positions de sujet non pathologiques. L'argumentation produite par les personnes intersexes n'est pas seulement absente du discours médical, mais leurs critiques mêmes sont irrecevables.[56] À titre d'exemple cet éditorial écrit par Aaronson, chirurgien reconnu dans le domaine des assignations de sexe, au sein du *Journal of Urology* :

Pour une bonne partie de la dernière décennie, les personnes à qui l'on réclame des conseils dans la prise en charge les enfants nés avec des organes génitaux ambigus ont été assaillies par les patients militants qui affirment de façon virulente que la génitoplastie féminisante est une procédure mutilante. (...) Conséquemment, nous sommes présentement dans un état de paralysie thérapeutique virtuelle, qui ne rend aucun service aux nombreux parents qui demandent que quelque chose soit fait pour normaliser l'apparence des organes génitaux de leur enfant. [traduction libre, les emphases en italique sont les nôtres]'. [32 p1619]

Plus récemment, dans un article du journal *le Devoir* paru le 14 septembre 2013, la journaliste rapporte ainsi les propos de la docteure Anne-Marie Houle de l'hôpital Sainte-Justine :

Anne-Marie Houle réplique aux militants qui prônent de laisser le temps à l'enfant de prendre lui-même la décision : « D'un point de vue pratique, un enfant de 8 ans à qui on n'a pas assigné de sexe vivra des situations gênantes dans sa vie de tous les jours, ne serait-ce que pour aller aux toilettes au centre commercial. Comment l'habillera-t-on ?

Le présentera-t-on comme un garçon ou une fille à l'école ? »[38]

Cette dernière citation n'est qu'un exemple parmi plusieurs des invalidations que des médecins opèrent des savoirs expérientiels et des réflexions critiques que développent les activistes intersexes, qui se voient plutôt invalidés d'office et non entendus. L'investissement autonome de leviers institutionnels tels que l'université est donc crucial. Non seulement pour y produire des connaissances qui sont compatibles avec la complexité de notre existence, mais également pour émerger pleinement en tant que sujets acteurs au sein de l'ensemble des sphères de la société, pour exister en tant qu'humanité et non en tant que concept qu'on manipule à sa guise.

Quant à la mise à nu qui est anticipée par le partage d'un positionnement intersexe, elle n'est pas ontologiquement plus appuyée que celle d'une personne dont la corporéité sexuée répond aux normes créant la distinction homme-femme. Si je ne décris pas les traits sexuels primaires et secondaires que je détiens ou détenais, ce sont les personnes non intersexes qui sont responsables de la projection qu'elles effectuent². La transformation des imaginaires sociaux ne peut se faire qu'avec une plus grande visibilité d'acteurs sujets intersexes.

Pour une recherche engagée et sensible

Il m'apparaît qu'un engagement militant allant jusqu'au dévoilement d'une identité intersexe est compatible avec une démarche de recherche scientifique. Une réflexion critique sur les conditions sociales de production de la recherche déstabilise les positions mêmes à partir desquelles les objections et réserves sont émises. L'objectivité ne peut être incarnée et une finalité qui n'est tournée que vers une quête de vérité reflète un choix collectif qui convient davantage aux groupes sociaux dominants qu'à ceux qui sont opprimés ou marginalisés.

Une part des critiques émises à l'égard de l'affirmation d'un positionnement identitaire LGBTQI se construit à partir d'une position qui n'a pas pris en compte les effets de l'absence de critiques destinées au caractère non-marqué des identités dominantes. Or, examiner l'affirmation identitaire avec plus d'insistance que la présomption de neutralité non identitaire pose problème. Il m'apparaît crucial, précisément dans un esprit de rigueur intellectuelle, de savoir tourner vers soi les réflexions sur nos positionnements, sur ce qui entre dans notre équation intellectuelle, pour reprendre l'expression de Paillé et Mucchielli.[5] Cela nous rend sensible aux façons par lesquelles nous pourrions négliger certains éléments et résister à certaines analyses et conclusions. Je renvoie donc

aux chercheurs qui estiment qu'il y a dans l'engagement social ainsi que dans l'affirmation d'un positionnement identitaire ou expérientiel un égarement émotif les questions suivantes : par quels critères estiment-ils pouvoir reconnaître leur détachement de leur objet de recherche, de même que des conclusions vers lesquelles leur démarche de recherche pourrait les faire tendre? Comment procèdent-ils pour sélectionner ces critères? Comment sont-ils certains qu'ils sont exhaustifs? Et comment peuvent-ils être certains de les avoir respectés?

J'avance que l'affirmation identitaire a le mérite, par le malaise qu'elle crée, de forcer le débat sur la présence de nos identités dans la recherche, de même que sur les conditions de la recherche. Ceci ne signifie pas que toute connaissance ou toute production de savoir se valent. Je reconnais les risques d'un glissement non critique vers une relativité absolue. Cependant, j'estime qu'une recherche rigoureuse ne peut faire l'économie d'une introspection réflexive de nos positionnements et engagements émotifs, qu'ils soient militants ou non. C'est en étant plus sensible à cette dimension que nous serons en mesure de faciliter sinon de garantir la rigueur intellectuelle.

Notes

^aJe tiens à remercier les personnes qui ont révisé ce texte pour leurs commentaires pertinents.

^bElles ne peuvent, notamment, dégager de lois générales pouvant être exprimées par des formules ou n'opérer qu'à partir de méthodes quantitatives.

^cComme Berthelot le relève, deux principales avenues sont explorées : l'une essaie de faire se rapprocher les sciences sociales et humaines des normes positivistes des sciences pures, l'autre de faire valoir des critères de scientificité qui leur seraient propres.

^dJ'emploie les concepts d'oppression et de domination selon la définition qu'en offre Young.[8,9] L'oppression représente les contraintes institutionnelles sur le développement de soi. Elle postule celui-ci comme principe de justice sociale qui, pour se réaliser, nécessite « Des institutions sociales [qui] offrent à toute personne des conditions d'apprentissage et d'utilisation satisfaisante de compétences expansives dans des contextes socialement reconnus. Elles lui permettent également de jouer et de communiquer avec les autres ou d'exprimer ses sentiments et perspectives sur la vie sociale dans des contextes où les autres peuvent écouter ». [traduction libre, 7 p31-2] La domination représente quant à elle les contraintes institutionnelles sur l'autodétermination : «Des

personnes vivent au sein de structures de domination si d'autres personnes ou groupes peuvent déterminer, sans réciprocité, les conditions de leurs actions et ce soit directement ou par vertu des conséquences structurelles de leurs actions». [traduction libre, 7 p32] Ainsi, ces concepts n'illustrent pas forcément des situations extrêmes comme on l'entend dans le langage commun, mais renvoient à des processus institutionnels plus ou moins prononcés.

^eJe décide de faire nommément référence aux groupes sociaux dominants dans ce texte pour contrer l'effet de problématisation accrue des groupes sociaux opprimés ou marginalisés. Procéder à un non-marquage des groupes dominants là où les groupes marginalisés sont marqués renforce le processus par lequel ces premiers sont masqués sous l'Universel, réduisant ainsi les occasions de les remarquer et de soumettre leur position et leurs pratiques à l'analyse critique. Il est à noter que ce renvoi aux groupes sociaux ne suppose pas une homogénéité des appartenances et des pratiques sociales des individus qui les composent. Ainsi, par exemple, des chercheuses peuvent adhérer à l'idéal d'objectivité comme des chercheurs hommes peuvent le contester; des chercheuses peuvent intérioriser l'idée qu'elles soient plus subjectives comme des chercheurs hommes ne vont pas tous d'emblée inconsciemment considérer que les chercheuses sont plus enclines à l'être. Il y a cependant des dynamiques et des effets de moyenne que j'estime important de souligner et d'examiner si l'on veut dresser un portrait plus exhaustif des rapports sociaux.

^fTrans* regroupe l'ensemble des transidentités, telles que transgenre et transsexuel

^gÀ titre d'exemple – et comme le démontre judicieusement Mathieu –, les processus de division du travail entre hommes et femmes ont longtemps échappé à une analyse sociologique puisque les chercheurs hommes la présentaient comme un donné de nature.[15]

^hD'autres cas de figure peuvent être certaines appartenances religieuses ou l'expérience de difficultés en santé mentale. En outre, bien que les identités regroupées ici soient parfois considérées disparates et situées sur des axes différents (orientation sexuelle, identité de genre, configuration des traits sexuels primaires et secondaires), elles partagent toutes pour dénominateur commun leur susceptibilité à l'hétéronormativité.

J'ai observé, à partir des échanges informels que j'ai eus sur le sujet et des conférences que j'ai données en tant que personne ouvertement intersexe, que les toutes premières questions posées ont à voir avec la configuration des traits

sexuels primaires et secondaires de nos corps. Cela est toutefois moins prononcé lorsque les conférences sont de nature universitaire ou prononcées auprès de la communauté queer. Hida Viloria, activiste intersexe de longue date ayant donné un grand nombre de présentations, rapporte dans un essai les réserves dont on lui a fait part quant à sa démarche.[30]

ⁱSelon le paradigme Hopkins, le sexe et le genre sont malléables, mais il est impératif de détenir un sexe «nettement» mâle ou femelle et d'y faire concorder un genre masculin et féminin pour assurer l'épanouissement psychosexuel de l'enfant, puis lui éviter de subir du rejet aux mains de ses pairs. Cette malléabilité, cependant, s'estomperait au-delà de deux ans, requérant par conséquent des interventions chirurgicales précoces. Dans l'optique où toute information traduisant une incertitude devant le sexe d'assignation compromettrait la capacité des parents à élever l'enfant selon le genre correspondant et susciterait de la confusion chez celui-ci, il est recommandé d'offrir des informations partielles aux parents et de tenir l'enfant dans le secret. Ces interventions chirurgicales précoces sont également – parfois d'abord – préconisées pour soulager la détresse des parents qui seraient démunis devant l'atypie de leur enfant et souhaiteraient qu'il, elle ou ille se développe comme garçon ou fille normale.[32-35]

^kLe maintien des interventions non-consensuelles est également vrai pour le Canada, tel que le confirme publiquement des médecins interviewés dans les médias.[37,38]

^lPour cette raison, plusieurs décrivent les interventions non-consensuelles qu'elles ont subies comme des mutilations.

^mKhayatt souligne avec justesse qu'il existe plusieurs façons de s'affirmer. À titre d'exemple, il pourrait s'agir de le déclarer systématiquement devant sa classe au début de la session; de le mentionner dans ses recherches en avant-propos ou dans la section méthodologique; de l'évoquer dans quelque publication destinée à notre communauté ou d'en parler auprès de collègues lors d'interactions informelles.[27] Comme je considère que chaque mode d'affirmation soulève des enjeux différents, je me concentre sur tout geste d'affirmation effectué dans la classe ou dans la recherche lorsque la thématique est explorée.

ⁿJe compte à ce jour des personnes telles que Morgan Holmes, Mauro Cabral, Iain Morland, Cary Gabriel Costello, Giorgiann Davis et Dan Christian Ghattas.

^oCela se module ensuite en fonction des appartenances multiples. Un homme blanc se proclamant objectif sera plus

crédible qu'une femme blanche qui le fait, tandis que cette dernière le sera davantage à son tour qu'une femme racisée.

^pÀ tout le moins comportent-ils le risque, par leur potentielle critique et transformation à travers l'action collective, de diminuer les privilèges de groupes dominants.

^qAinsi par exemple la médecine peut-elle défendre de façon très posée «et clinique» l'idée que certaines variations du corps soient des maladies, et ce sans remarquer les présupposés culturels qui motivent ce choix, ni les effets délétères qu'il entraîne chez les personnes concernées.

^rÀ titre d'exemples, des chercheurs blancs ont longtemps passé à côté des éléments de vécu significatifs pour les personnes racisées et façonnées par le racisme;[17] des chercheurs hommes ont peu porté attention aux expériences des femmes et comment elles ont été modelées par le sexisme;[15,18] des chercheurs hétérosexuels ont reporté sur les personnes gaies, lesbiennes ou bisexuelles leurs propres jugements et malaises, de même que déconsidéré l'impact de l'hétérosexisme sur la vie de celles-ci.[45,46]

^sBien que je reconnaisse la contingence, envisager une situation hypothétique de non-pathologisation médicale ne permet tout de même pas de prévoir l'entièreté des influences sociales qui seraient en jeu. Envisager les transformations ou la disparition d'identité intersexe est spéculatif.

^tJe préfère employer le dénominateur commun sous-tendu entre paternalisme et maternalisme, qui sinon s'égarer dans des sens sexués qui ne servent pas mon propos.

^uÀ l'exception peut-être des représentations émergentes de «l'activiste intersexe» chez un ensemble de médecins.

^vOutre des facteurs contextuels tels que le travail préalable qu'on accompli le mouvement des femmes et LGBT, de même que les possibilités accrues de réseautage que permettent l'internet. Pour un aperçu des gains politiques, consulter les sites www.oii.org.au, www.aiclegal.org, www.oii francophonie.org et www.zwischengeschlecht.org

^wCette saturation des représentations sociale est parfaitement illustrée par la présomption d'hétérosexualité.[45]

^xJ'ai amorcé des échanges sur ce sujet avec d'autres chercheurs et militants intersexes.

^yFor much of the last decade those called upon to advise on the management of an infant born with ambiguous genitalia have been under assault from patient advocates who have vociferously maintained that feminizing genitoplasty is a mutilating procedure. (...) Consequently, we are now in a state of virtual therapeutic paralysis, which does no service

to the many parents who ask that something be done to normalize the appearance of their infant's genitalia.[p1619]

Je suis redevable de Ev Blaine Matthigack pour cette réflexion.

References

1. Berthelot J-M. *Épistémologie des sciences sociales*. Paris: Presses universitaires de France; 2001.
2. Guba EG, Lincoln YS. Comparing Paradigms in Qualitative Research. In: Denzin NK, Lincoln YS, éditeurs. *Handbook of Qualitative Research*. Thousand Oaks: Sage Publications; 1994. p. 105-117.
3. Laperrière A. Les critères de scientificité des méthodes qualitatives. In: Poupart J, Deslauriers J-P, Groulx LH, Laperrière A, Mayer R, Pires A, éditeurs. *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal: Gaëtan Morin; 1997. p. 365-388.
4. Gingras Y. *Sociologie des sciences*. Paris: Presses universitaires de France; 2013. 128 p.
5. Paillé P, Mucchielli A. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. 2 éd. Paris: Armand Colin; 2008. 315 p.
6. Gingras F-P. La sociologie de la connaissance. In: Gauthier B, éditeur. *De la problématique à la collecte des données*. Québec: Presses de l'Université du Québec; 2006. p. 19-48.
7. Elias N. *What is sociology?* New York: Columbia University Press; 1978.
8. Young IM. *Justice and the Politics of Difference*. Princeton: Princeton University Press; 1990. 286 p.
9. Young IM. *Inclusion and Democracy*. New York: Oxford University Press; 2000. 304 p.
10. Chamberland L. Du fléau social au fait social: L'étude des homosexualités. *Sociol Sociétés*. 1997;29:5-20.
11. Creswell JW. *Qualitative Inquiry and Research Design: Choosing Among Five Approaches*. 2e éd. Thousand Oaks: Sage Publications; 2007. 416 p.
12. Olesen V. Feminisms and models of qualitative research. In: Denzin NK, Lincoln YS, éditeurs. *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks: Sage Publications; 1994. 158-174.
13. Ahmed B. Teaching Critical Psychology of « Race » Issues: Problems in Promoting Anti-racist Practice. *J Community Appl Soc Psychol*. 2008;18:54-67.
14. Gaussoit L. Position sociale, point de vue et connaissance sociologique : rapports sociaux de sexe et connaissance de ces rapports. *Sociol Sociétés*. 2008;40(2):181.
15. Mathieu N-C. *L'anatomie politique: Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris: Côté-femmes éditions; 1991. p.291.
16. Noël L. *L'intolérance: Une problématique générale*. Montréal: Les Éditions du Boréal; 1991. 308 p.
17. Guillaumin C. *Sexe, race et pratique du pouvoir: L'idée de nature*. Paris: Côté-femmes éditions; 1992.
18. Hawkesworth M. *Feminist Inquiry: From Political Conviction to Methodological Innovation*. New Brunswick: Rutgers University Press; 2006. 286 p.
19. Hill Collins P. *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. Seconde. New York: Routledge; 2000. 335 p.
20. Kitzinger C. *The social construction of lesbianism*. London ; Newbury Park, Calif: Sage Publications; 1987. 230.
21. Harding SG. Introduction: Standpoint theory as a site of political, philosophic, and scientific debate. In: Harding SG, éditeur. *The feminist standpoint theory reader: intellectual and political controversies*. New York: Routledge; 2004. p. 1-15.
22. James T, Platzer H. Ethical considerations in qualitative research with vulnerable groups: exploring lesbians' and gay men's experiences of health care--a personal perspective. *Nurs Ethics*. janv 1999;6(1):73-81.
23. Champagne M. La pratique de la recherche-action: Entre utopie et nécessité. In: Dorvil H, éditeur. *Problèmes sociaux tome III: Théories et méthodologies de la recherche*. Québec: Presses de l'Université du Québec; 2007. p. 463-490.
24. Hagey RS. La recherche participative: utilité et abus. *Mal Chron Au Can*. 1997;18.
25. Perry C, Thurston M, Green K. Involvement and Detachment in Researching Sexuality: Reflections on the Process of Semistructured Interviewing. *Qual Health Res*. 1 janv 2004;14(1):135-148.
26. Ristock JL, Taylor CG, éditeurs. *Inside the academy and out: lesbian/gay/queer studies and social action*. Toronto ; Buffalo: University of Toronto Press; 1998. 365 p.
27. Khayatt D. L'identité sexuelle et l'enseignement : devons-nous nous affirmer au travail? *Sociol Sociétés*. 1997;29(1):83.
28. Foucault M. *Histoire de la sexualité: la volonté de savoir*. Paris: Gallimard; 1976. 211 p.

- 29.Sedgwick EK. *Epistemology of the Closet*. Berkely: University of California Press; 1990.
- 30.Viloria H. Intersex: the Final Coming Out Frontier [Internet]. *Intersex and out*. 2013 [cité 1 mai 2013]. Disponible sur: <http://intersexandout.tumblr.com/post/49316535103/intersex-the-final-coming-out-frontier?og=1>
- 31.Holmes M. In(to)Visibility: Intersexuality in the Field of Queer. In: Atkins D, éditeur. *Looking Queer: Body Image and Identity in Lesbian, Bisexual, Gay, and Transgender Communities*. New York: Routledge; 1998. p. 221-226.
- 32.Aaronson I. Editorial Comments [Attitudes of Adult 46,XY Intersex Persons to Clinical Management Policies]. *J Urol*. 2004;171:1619.
- 33.Holmes M. *Intersex: A Perilous Difference*. Selinsgrove: Susquehanna University Press; 2008. 189 p.
- 34.Holmes M. *The Intersex Enchiridion: Naming and Knowledge*. Somatechnics. 2011;1(2):388-411.
- 35.Karkazis K. *Fixing Sex: Intersex, Medical Authority, and Lived Experience*. Durham (NC): Duke University Press; 2008. 384.
- 36.Davis G, Murphy EL. Intersex Bodies as States of Exception: An Empirical Explanation for Unnecessary Surgical Modification. *Fem Form*. 2013;25(2):129-152.
- 37.Allard S. Entre deux sexes: opérer ou pas? *La Presse* [Internet]. 18 sept 2009 [cité 3 juill 2013]; Disponible sur: http://www.lapresse.ca/vivre/societe/200909/18/01-903058-entre-deux-sexes-operer-ou-pas.php?utm_categorieinterne=trafficdrivers&utm_contenuinterne=cyberpresse_vous_suggere_903057_article_POS2
- 38.Gravel P. Entre le X et le Y, des êtres humains [Internet]. *Le Devoir*. 2013 [cité 27 déc 2013]. Disponible sur: <http://www.ledevoir.com/societe/science-et-technologie/387482/entre-le-x-et-le-y-des-etres-humains>
- 39.Cabral M (éd. . *Interdicciones: Escrituras de la intersexualidad en castellano*. Anarrés Editorial. Córdoba, Argentine: Cabral, Mauro; 2009. 171 p.
- 40.Kessler SJ. *Lessons from the intersexed*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press; 1998. 193 p.
- 41.Morland I. Is intersexuality real? *Textual Pract*. janv 2001;15(3):527-547.
- 42.Morland I. 'The Glans Opens Like a Book': Writing and Reading the Intersexed Body. *Contin J Media Cult Stud*. 1 sept 2005;19(3):335-348.
- 43.Tamar-Mattis A. Medical Treatment of People with Intersex Conditions as Torture and Cruel, Inhuman, or Degrading Treatment or Punishment. *Torture in healthcare settings: Reflections on the special rapporteurs on torture's 2013 thematic report*. Washington (DC): Washington College of Law - Center for Human Rights and Humanitarian Law; 2014. 91-104.
- 44.Sharma S, Reimer-Kirkham S, Cochrane M. Practicing the Awareness of Embodiment in Qualitative Health Research: Methodological Reflections. *Qual Health Res*. 1 nov 2009;19(11):1642-1650.
- 45.Fish J. *Heterosexism in Health and Social Care*. New York: Palgrave; 2006. 233.
- 46.Peers L, Demczuk I. Lorsque le respect ne suffit pas: intervenir auprès des lesbiennes. In: Demczuk I, éditeur. *Des droits à reconnaître: Les lesbiennes face à la discrimination*. Montréal: Les éditions du remue-ménage; 1998. p. 77-127.
- 47.Fraser N. Penser la justice sociale: Entre redistribution et revendications identitaires. *Polit Sociétés*. 1998;17:10-35.
- 48.Young IM. Le genre, structure sérielle: penser les femmes comme un groupe social. *Rech Féministes*. 2007;20(2):7-36.
- 49.Butler J. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. Édition du dixième anniversaire. New York: Routledge; 1999. 221 p.
- 50.Herek GM, Glunt EK. Interpersonal contact and heterosexuals' attitudes toward gay men: Results from a national survey. *J Sex Res*. 1993;30(3):239-44.
- 51.Herek GM, Capitano JP. Some of My Best Friends: Intergroup Contact, Concealable Stigma, and Heterosexuals' Attitudes Toward Gay Men and Lesbians. *Pers Soc Psychol Bull*. 1996;22:412-424.
- 52.Davis G. DSD is a Perfectly Fine Term": Reasserting Medical Authority through a Shift in Intersex Terminology. In: McGann PJ, Hutson. DJ, éditeurs. *Sociology of Diagnosis*. New York: Emerald Group Publishing; 2011. p. 155-182.
- 53.Lee PA, Houk CP, Ahmed F, A. Hughes I. Consensus Statement on Management of Intersex Disorders. *Pediatrics*. 2006;118:e488-e500.
- 54.Tamar-Mattis A. *The Dex Diaries, part 9: The Real Silent Majority: A legal advocate speaks out about the real silent majority in the dex story* [Internet]. *Fetishes I don't get: Thoughts on Life, Love, and Lust*. 2012. Disponible sur: <http://www.psychologytoday.com/blog/fetishes-i-dont-get/201210/the-dex-diaries-part-9-the-real-silent-majority>

55.Eckert P, McConnell-Ginet S. Mapping the World. Language and Gender. New York: Cambridge University Press; 2003. 228-265.

56.Bastien Charlebois J, Guillot V. Les résistances médicales aux critiques d'activistes intersexes : quelques opérations sur le front de la crédibilité. In: Schneider E, Baltes-Löhr C, éditeurs. La normativité de genre et ses effets sur l'enfance et l'adolescence. Luxembourg; 2014. p. (accepté).

Pour contacter l'auteur:

Janik Bastien Charlebois, Ph.D.

Université du Québec à Montréal

Département de sociologie

Case postale 8888, succursale Centre-ville

Montréal, Québec, H3C 3P8

Canada

Courriel: bastien-charlebois.janik@uqam.ca